

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 29 (2005)

Artikel: Lettres inédites d'Emilio Boéchat à sa sœur Joséphine
Autor: Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064438>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CAMPANA

chargé sur ses mètres et plante de hostesses, avec
lieu de boudoir. La rue est coupée au milieu par
la forme. Jardin et tout embellies.

[illegible]

RELOJERIA, JOYERIA Y ÓPTICA

"LA FRANCO-SUIZA"

—: DE :—

Emilio Boéchat

AVENIDA RIVADAVIA 174

CAMPANA



La famille

«Les enfants ont reçu leur première communion aux approches de Noël. Ils parlent toujours de leur tante Joséphine, «Fina», et de la Suisse, ils songent souvent aux cerises et aux pommes de là-bas.» (4 mars 1916)

«Ici nous avons du nouveau, un beau petit garçon est venu agrandir la famille depuis dimanche 10 du courant à 1 heure de l'après-midi. Tout s'est très bien passé, ma femme est déjà sur pieds et le petit est gros et gras. Nous l'avons fait inscrire sous le nom d'Oscar Gaston. L'Haydée et le Lito nous faisaient venir fous (sic), à cause que la cigogne n'arrivait jamais avec le poupon. Ils disaient qu'il fallait le recommander à une autre cigogne, parce que celle à laquelle on l'avait enchargé (sic) avait dû périr ou laisser tomber le petit (...). Il fallait les amuser en leur promettant qu'il arriverait par un vapeur, mais à cause des sous-marins, les vapeurs changeaient d'itinéraire, ce qui les obligeait à retarder leurs arrivées. Ils sont donc tout joyeux de ce nouveau débarqué (sic).» (16 décembre 1916)

«Chez moi tout le monde va bien, le petit est magnifique, il est rose comme une pomme avec des yeux bleu foncé

avec des cheveux tout à fait blonds. L'Haydée et Lito continuent à assister aux classes et commencent à apprendre quelque chose, ma femme et moi continuons en très bonne santé.» (25 mai 1917)

Message de Blanca, en langue espagnole, tracé au crayon dans la marge:

«Emilito a le premier livre de français. Il dit que quand il saura bien écrire il va envoyer une lettre à Tante Fina. Merci pour les petites cartes elles sont très jolies. Haydée était très contente et quand elle saura bien écrire elle va transmettre des salutations de la part de la grand-mère.» (25 mai 1917)

Emilio, à propos des siens:

«Toute ma famille se porte bien et moi aussi. Le petit est fort et grandit beaucoup, c'est un véritable petit diable (...). Il est blond avec des cheveux dorés, une peau blanche comme le marbre avec des couleurs comme une rose et les yeux bleu foncé. L'Haydée et le Lito continuent à suivre les classes. Ma femme est toujours bien portante et grosse, mais pas au figuré.»

Message de Blanca, en marge:

«J'espère que ta santé sera bonne et que tu auras reçu les photographies. La petite Haydée grandit mais elle est maigre. Emilito est de nouveau bien et le tout petit est un véritable Suisse. Quand cette maudite guerre se terminera peut-être nous verrons-nous bientôt.» (28 septembre 1918)

Campana, 15 de Diciembre de 1919

Emilio au régime:

«Les enfants vont toujours à l'école, Lito au collège franco-argentin et l'Haydée chez les sœurs. L'Haydée est très avancée pour son âge et le Lito apprend très bien depuis quelque temps. Le petit (...) révolutionne tout, il semble qu'il a au moins trois ans, tellement il est fort et grand. Pour le moment, nous nous portons tous très bien. Je dois cependant (...) ne pas abuser dans aucun genre de nourriture.» (22 mars 1919)

«Nous nous trouvons tous en bonne santé, les enfants grandissent beaucoup et sont toujours à l'école. Ma femme pèse 103 kilos, moi je suis toujours la même chose.» (15 décembre 1919)

Lettre en espagnol de Blanca, par le même pli:

«J'ai beaucoup plus de travail que quand vous étiez ici parce que maintenant que Lito et Haydée sont grands il y a plus à penser. (...) Haydée va écrire un de ces jours parce qu'elle a des examens, c'est ainsi qu'elle me prie de vous donner beaucoup de baisers de sa part, et des embrassades de Lito qui y tient beaucoup. Oscar nous donne du travail pour une douzaine...» (16 décembre 1919)

La grippe espagnole

«J'ai eu connaissance par les télégrammes de la grande quantité de personnes qui ont été atteintes par cette épidémie que l'on appelle la grippe. Heureusement, nous ne connaissons pas



ici cette maladie et il faut espérer qu'elle n'apparaisse jamais.» (28 septembre 1918)

«Nous venons d'être visités par Mademoiselle Grippe. Ma femme et les enfants ont souffert pendant quelques jours. Le plus petit est arrivé à être très grave (sic) à cause que la grippe s'était jointe à la coqueluche, ce qui avait amené une grave complication dans les bronches. Heureusement que nous sommes arrivés avec beaucoup de soins à enrayer le mal. Actuellement il est complètement rétabli. C'est drôle que moi je n'ai rien éprouvé de la grippe, je suis le seul dans la maison qui est resté sur pieds.» (20 décembre 1918)

«Je te disais dans ma précédente que nous avions eu la visite de la grippe, mais heureusement qu'elle s'est présentée sous une forme bénigne. Ma femme et les enfants ont souffert seulement quelques jours. C'est le plus petit qui a le plus souffert (...). Il y a peu de familles qui n'y soient tous passés, il y a eu aussi beaucoup de décès, mais pas comme chez vous.» (22 mars 1919)

Le climat

«Nous avons subi de grandes chaleurs: le thermomètre a marqué jusqu'à

41 degrés tout le mois de décembre.» (4 mars 1916)

«Nous entrons actuellement en plein hiver, pendant que chez vous vous entrez en plein été. Nous avons déjà 1 degré et demi au-dessous de 0. Il est certain que nous sommes loin du froid de chez vous, car j'ai lu dans les journaux que le thermomètre a marqué 18° au-dessous de 0. Mais il faut tenir en compte que les maisons d'ici ne sont pas construites pour se parer du froid comme les vôtres.» (25 mai 1917)

«Nous espérons qu'avec les jours d'été dont vous jouissez en ce moment, tu te remettras complètement. En échange nous avons ici un froid de chien. Je ne peux presque pas tenir la plume.» (22 juin 1919)

Sacrés Niklaus!

«M^{me} Niklaus se porte bien ainsi que sa famille, elle continue de s'occuper à prêcher sa nouvelle religion.» (4 mars 1916).

«M^{me} Niklaus continue comme toujours fanatisée de sa religion.» (16 décembre 1916)

«Concernant les Niklaus ils sont toujours ici, mais nous n'avons plus de relations avec eux. (...) M^{me} Niklaus va prêcher sa nouvelle religion et laisse faire ses filles ce qu'elles veulent à la maison. C'est une pauvre fanatique qui ne pense plus qu'à sa religion et ne songe pas le

mal qu'elle cause à ses enfants en les abandonnant à leur propre direction. (...) Les Niklaus toujours les mêmes, sans honte. Le père Niklaus est venu plusieurs fois m'emprunter 10 dollars disant que sa femme était malade et il ne me les a pas rendus, mais ils se promènent en automobile.» (22 juin 1919)

Note de Blanca, en marge:

«Le mari de Marta Niklaus est mort et elle est avec ses deux filles et son garçon chez sa mère.» (22 juin 1919)

Pendant la guerre et après...

«La situation commerciale se ressent énormément de la guerre européenne, les banques ont restreint le crédit et par ce fait, une paralysation (sic) générale dans les affaires. (...) On ne s'explique pas les raisons pour lesquelles la crise est aussi aiguë.» (4 mars 1916)

«Comme il est indiscutable que la guerre continuera au moins jusqu'à l'année prochaine et que la production du monde entier est bien au-dessous de ses besoins et qu'en outre les transports d'outremer deviennent chaque jour plus difficiles, il n'y a pas de raison pour que les produits en général n'augmentent progressivement à des prix exorbitants.» (25 mai 1917)

«Avec toutes ces difficultés nous ne pouvons encore trop nous plaindre, le

RELOJERIA, JOYERIA Y ÓPTICA

"LA FRANCO-SUIZA"

DE

Emilio Boéchat

AVENIDA RIVADAVIA 174

CAMPANA



commerce marche encore assez bien.»
(20 décembre 1918)

«Je viens de construire deux petites maisons sur le terrain qui était de Chapuis. J'ai fait démonter les galpons (*en langue espagnole: hangars*) et avec le matériel j'ai monté un autre galpon près de l'usine électrique. Les matériaux sont si chers que j'ai dû dépenser beaucoup d'argent. Le commerce marche aussi doucement, les bijoux et les montres sont aussi très chers, ce qui réduit beaucoup la vente.» (22 mars 1919)

Lettre de Blanca, en espagnol:

«Je profite du moment où Emilio écrit pour te raconter quelque chose de l'Argentine qui chaque jour est plus triste. Si ici c'était comme en Suisse, on ne donnerait pas autant de travail loin de la compagnie, il y a des fois qu'on y perd et moi je ne peux pas m'occuper beaucoup de ces choses parce que je suis toujours au magasin à aider Emile qui devient vieux et il y a tellement de travail que je l'aide pour qu'il se repose un peu.» (16 décembre 1919)

On engagerait bien mais...

«J'ai toujours beaucoup de travail, c'est même trop pour moi. Je voudrais trouver un jeune homme de confiance

qui connaisse bien les échappements ancre et cylindres, pour pouvoir en faire un bon rhabilleur. Après deux ans d'essais je l'intéresserais dans la maison et s'il se comportait bien je lui céderais après trois ou quatre ans le magasin avec toute la clientèle. Ce serait une fortune assurée pour un jeune homme sérieux et travailleur. Si tu connaissais un jeune garçon de 22 à 24 ans sérieux (*sic*) et connaissant les parties indiquées tu pourrais le mettre en relation avec moi avec l'assentiment de sa famille.» (20 décembre 1918)

«A présent concernant ce jeune homme de Cornol, je veux lui écrire prochainement. S'il est disposé de venir comme horloger, il est nécessaire qu'il sache bien pivoter aussi bien les ancres que les cylindres et connaître ce que c'est qu'un achevage, connaître aussi un peu le réglage. Le rhabillage n'est pas de remonter une montre, il est nécessaire de pouvoir remplacer n'importe quelle pièce de la montre. Il est bon de connaître un peu l'emboitage. Connaissant bien le pivotage et l'achevage, je me charge de lui apprendre le reste, s'il ne le sait pas.» (22 juin 1919)

«Concernant ce jeune homme de Cornol, je me vois dans le cas de désister de mon désir de le faire venir. Ses prétentions sont trop élevées pour commencer. Il faut qu'il passe au moins deux ans pour apprendre le rhabillage, aussi bon ouvrier qu'il soit, et s'il faut le rétribuer comme un ouvrier préparé, je préfère faire le travail ici. Il est certain

qu'il doit gagner de bonnes journées en Suisse, à cause du renchérissement excessif de la vie, ce qui ne veut pas dire qu'ici la vie soit aussi chère et par conséquent la main-d'œuvre en relation. En vue de ce que je t'expose, je préfère attendre quelque temps pour prendre une détermination et faire faire le travail que je ne peux pas faire. Ma femme m'aide beaucoup, c'est elle qui répare les réveils et les pendules.» (15 décembre 1919)

La vie chère

«Les bœufs frigorifiques, qui se payaient antérieurement de 150 dollars à 180 dollars, se cotent aujourd'hui de 230 dollars à 250 dollars la pièce. Il en est de même pour les autres produits, les blés ont doublé de prix, les cuirs et les laines ont subi les mêmes effets. Les articles importés sont augmentés avec de plus grandes proportions et il y a certains articles qui ont disparu complètement de la place.» (4 mars 1916)

«Ici les affaires sont difficiles, la vie a renchéri d'une manière fabuleuse. Les pommes de terre qui se récoltent ici se payent à 0,30 dollar le kilo ou si tu veux 14 centavos or ou 70 centimes de chez nous, soit 70 francs les 100 kilos. Vous vous plaignez chez vous qu'elles valent 22 francs mais ce prix est loin encore de celui d'ici.» (16 décembre 1916)

«Ici la viande et toutes les denrées sont à un prix encore plus élevé que



chez vous. Le pain a augmenté de 100 pour 100, les pommes de terre se payaient pendant l'été à 2,50 dollars les 10 kilos soit 60 francs les 100 kilos, les œufs à 1,50 dollar la douzaine ou 3,30 francs. Le maïs est à 14 et 15 dollars les 100 kilos, il y a une année, on le payait 4 dollars.

Des vêtements il ne faut pas en parler, ils sont inabordables. Vu le prix de transport et d'assurance, les marchandises importées sont arrivées à une valeur qui ne peuvent (sic) être employés que par les riches, les travailleurs sont obligés de se contenter des habits qu'ils possèdent.» (25 mai 1917)

«La vie est encore plus chère ici que chez vous. Les pommes de terre à 60 francs les 100 kilos il y a trois mois à 70 francs. Le pain à 1,20 franc le kilo. La viande à 2,50 francs le kilo, l'huile bonne qualité Puget à 14 à 15 francs le litre, le lait à 0,40 franc le litre. Les habits n'ont pas de prix, une chemise en couleur ou blanche de qualité régulière 15 à 20 francs. Tous les articles valent deux, trois fois le prix d'avant.» (28 septembre 1918)

«La vie est toujours très difficile, les prix des denrées et autres produits sont toujours à des prix (sic) excessifs. J'ai payé il y a 5 mois une caisse d'huile Puget à 92 dollars ou si tu veux plus

de 200 francs les 20 kilos. Un mois plus tard la caisse valait 250 francs. Les pommes de terre 70 francs les 100 kilos. Les étoffes sont hors de prix.» (20 décembre 1918)

«Toutes les denrées sont excessivement chères, et les habits encore davantage. Nous dépensons avec le loyer, la nourriture et les écoles environ 300 piastres par mois, ce qui nous coûtait avant la guerre 200 dollars.» (22 mars 1919)

Et en Suisse...

«Je vois par ta lettre et par les journaux suisses que les articles de première nécessité ont subi un renchérissement exorbitant. Dans ce cas la situation est plutôt favorable aux paysans, mais complètement ruineuse pour la classe ouvrière. Il est certain que si l'État eût pris les mesures que d'autres pays voisins ont appliquées dès le commencement de la guerre, la situation ne serait pas aussi critique. Les autorités ont laissé exporter les produits du pays et ceux qu'ils recevaient du dehors, c'est du moins l'opinion qui règne au dehors et qui est commentée par les journaux.» (4 mars 1916)

«Heureusement, je constate que tout va à peu près bien chez vous sauf le renchérissement de la vie qui devient alarmant. (...) A présent concernant votre situation en Suisse, elle est due en grande partie à l'imprévoyance du gouvernement, lequel a laissé exporter tous les produits à un prix élevé, sans

songer que le peuple se verrait dans le cas de racheter ces mêmes produits à un prix beaucoup plus élevé, et il est certain que les prix actuels ne sont rien en relation à ceux que nous serons obligés de supporter.» (25 mai 1917)

«Sauf les vêtements, le coût pour vivre est au moins le tiers ou la moitié meilleur marché qu'en Suisse. Un couple de poulets coûte de 4 à 7 francs, cela dépend la grandeur, le kilo de viande de bœuf 0,60 à 0,80 dollar ou 1,50 francs à 2 francs. Le pain à 0,60 franc, la verdure est bon marché. Les pommes de terre sont à 3 à 4 francs les 10 kilos. L'année dernière, nous les payions 6 à 7 francs, les 10 kilos de beurre à 4 francs le kilo.» (15 décembre 1919)

Honteuse trahison

«... au sujet des deux colonels* de l'état-major de l'armée suisse qui utilisaient les informations dudit état-major pour les transmettre aux diplomates de deux pays centraux, cette nouvelle a causé sensation ici, et je crois dans tous les pays sans distinction, jamais je ne me serais laissé aller à soupçonner qu'un officier suisse se soit dégradé au point de salir toute l'armée pour favoriser un des belligérants. On s'attendait à une punition des plus sévères, mais le verdict du Conseil de guerre est tellement nul qu'il a causé une plus grande émotion que les faits mêmes reprochés aux dits officiers. Il était difficile de les punir moins qu'ils ne le sont, à moins de leur donner une décoration (+ dessin croix à trois branches). On commente

RELOJERIA, JOYERIA Y ÓPTICA

"LA FRANCO-SUIZA"

— DE —

Emilio Boéchat

AVENIDA RIVADAVIA 174

CAMPANA



l'affaire en démontrant que si c'eût été un simple soldat qui eût commis un pareil crime, on l'aurait dégradé (*sic*) dans les 24 heures et condamné à plusieurs années de prison. Il peut se faire que les journaux exagèrent la grandeur du crime, car ils disaient qu'ils étaient coupables d'avoir fait fusiller une trentaine de Polonais, par la révélation d'un document.» (4 mars 1916)

* L'affaire des colonels. A la fin 1915, deux officiers supérieurs, connus pour leurs sentiments germanophiles, le colonel Egli, sous-chef de l'EMG, et le colonel De Wattenmühl, chef des SR de l'armée, avaient communiqué aux légations d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie à Berne le «Bulletin de l'État-major» et d'autres documents concernant des dépêches échangées entre la France et la Russie. Le Parti socialiste suisse monta aux barricades, réclama la convocation des chambres et la punition des coupables.

Le général Wille ne prit que des mesures dérisoires. En février 1916, un tribunal militaire acquitta les colonels, ils ne furent condamnés qu'à vingt jours d'arrêts de rigueur et mis à disposition. Cet acquittement provoqua un tollé en Romandie, ce qui contribua à creuser le fossé entre Allemands et Romands durant la Première Guerre mondiale.

Sources: Histoire suisse, Paul-Otto Bessire, etc., information obligeamment retransmise par Jean-François Nussbaumer.

Campana, 15. Decembre de 1919

Enfin la victoire

«Les journaux viennent de nous annoncer que l'Allemagne demande la paix – ou plutôt qu'elle offre la paix – mais ce serait la plus grande faute que les Alliés pourraient commettre en entrant en pourparlers sans avoir vaincu l'Allemagne; dans 15 à 20 ans il faudrait recommencer à s'armer dans des proportions plus ruineuses qu'avant la guerre.» (16 décembre 1916)

«La grande nouvelle du monde entier est la conclusion d'un armistice sollicité par l'Allemagne et accepté avec toutes les conditions formulées par les Alliés.

Ici à Campana nous avons célébré ce jour mémorable par une fête grandiose où plus de 5000 personnes ont pris part avec les bannières de tous les Alliés. A Buenos Aires et dans toutes les villes et villages les fêtes se sont renouvelées avec un enthousiasme indescriptible. (...) Le Kaiser n'a plus d'endroit pour se réfugier. Les Suisses ne l'ont pas voulu et les Hollandais cherchent à se débarrasser d'un hôte aussi peu agréable. Je crois que l'unique ressource qui lui reste est de solliciter un emploi dans la garde du pape (son ex ami). A cas contraire les Français et les Anglais veulent lui trouver un emploi plus en rapport avec ses crimes.» (20 décembre 1918)

Faire-part

Le décès du commerçant est annoncé par son épouse Blanca à mon grand-père Emile Merçay dans la dernière lettre retrouvée dans la liasse, rédigée en français. Il est peu vraisemblable qu'elle fût de sa main, car son niveau de langue était médiocre, même en espagnol. Entre-temps, la correspondante, Marie Joséphine Boéchat, épouse Bron, était elle-même décédée (1921).

«Campana, le 3 septembre 1924

Mon cher neveu,

Avec grande douleur je suis obligée à vous annoncer que votre oncle Emile vient de mourir le 15 juillet dernier après une longue maladie qui l'a bien fait souffrir. (...)

Avant de nous quitter, il nous a donné ses derniers conseils, nous témoignant son affection d'une manière bien touchante et inoubliable. (...) Je tâche de suivre son exemple, acceptant de mon mieux le sacrifice. (...).

Mes trois enfants se joignent à moi pour vous redire leurs meilleurs sentiments.

Affectueusement votre tante

Blanche Boéchat»

